

Theology on the Web.org.uk

Making Biblical Scholarship Accessible

This document was supplied for free educational purposes. Unless it is in the public domain, it may not be sold for profit or hosted on a webserver without the permission of the copyright holder.

If you find it of help to you and would like to support the ministry of Theology on the Web, please consider using the links below:



Buy me a coffee

<https://www.buymeacoffee.com/theology>



PATREON

<https://patreon.com/theologyontheweb>

PayPal

<https://paypal.me/robbradshaw>

A table of contents for *Canadian Journal of Theology* can be found here:

https://biblicalstudies.org.uk/articles_canadian-journal.php

Canadian Journal of Theology

A QUARTERLY OF CHRISTIAN THOUGHT

EDITORIAL	Canadian Journal of Theology: 1955-70	E.R.F.	127
ARTICLES	Language-Event as Promise: Reflections on Theology and Literature	JOHN R. MAY sj	129
	Liberation as a Religious Theme	WILLIAM NICHOLLS	140
	La Divination et les sciences humaines	MARCEL LEIBOVICI	155
	Dialectical Theology: Karl Barth's Reveille	EBERHARD BUSCH	165
	Barth on Talk about God	DONALD EVANS	175
	Has Bultmann a Doctrine of Salvation?	EDWARD WING	193
	New Quests for Old: One Historian's Observations on a Bad Bargain	PAUL MERKLEY	203
	Karl Rahner on the Relation of Nature and Grace	LEE H. YEARLEY	219
	'Reason' as a Theological-Apologetic Motif in Milton's <i>Paradise Lost</i>	JOHN S. REIST, jr	232
	The Background of the Prologue of the Fourth Gospel: A Critique of Historical Methods	ROBERT KYSAR	250
	BOOK REVIEWS		256
	BOOK NOTES		269
	BOOKS RECEIVED		276

La Divination et les sciences humaines

La divination constitue un chapitre important de l'histoire religieuse de l'humanité; aussi il nous a semblé utile d'établir l'état de la question de recherches entreprises dans les différents secteurs de sciences humaines.

Ce travail préparatoire a été réalisé, dans le cadre d'un séminaire interdisciplinaire qui a eu lieu à Paris à l'École pratique des hautes études, section des sciences religieuses, avec la collaboration de directeurs d'études de l'École, de professeurs de la Sorbonne, et de membres du CNRS.¹ Les recherches préliminaires nous ont permis d'aboutir à un plan de travail, élaboré à la suite des échanges avec les spécialistes de disciplines représentant respectivement l'antiquité orientale et classique, les études asiatiques, les études ethnologiques (américanistes et africanistes) la sociologie, la psychanalyse et même à titre d'exemple, un modèle d'analyse structurale d'une pratique divinatoire inductive : la géomancie.

Nous nous proposons alors d'établir l'inventaire de techniques, d'étudier le développement et la diffusion de chaque technique dans le temps et dans l'espace, tenant compte du contexte historique et social; aussi, nous avons considéré indispensable de reprendre les dossiers de la divination orientale et de susciter dans les milieux ethnologiques des études de synthèse sur les pratiques divinatoires dans certaines sociétés sans tradition écrite (viz., afro-américains, indiens d'Amérique du Nord). Il s'agissait d'une part de faire le point de nos connaissances, d'autre part de montrer que la collaboration de sciences humaines nous permet de préciser la signification d'une pratique religieuse dans l'ensemble de sociétés étudiées.

En effet, les secteurs clés de l'antiquité orientale et notamment la Mésopotamie avaient fait l'objet de recherches récentes. Depuis le début du siècle, le modèle divinatoire babylonien avait été étudié en relation étroite avec le développement des études étrusco-romaines. Ainsi les recherches spécialisées ont confirmé le point de contact entre l'haruspicine étrusque et babylonienne par l'intermédiaire anatolien (hittite). Des maquettes de foie divinatoire ont été découvertes dans les grands centres de la civilisation urbaine en Mésopotamie à Mari (dix-huitième siècle avant Jésus-Christ) en Cappadoce à Boghazköi, en Palestine à Meggido et Tell Beit Mirsim, en Syrie, à Alalakh et Ugarit, et récemment en Israël, à Hazor.

Le point de départ de notre enquête était la conclusion de Bouché-Leclercq qui, dans son ouvrage classique du dix-neuvième siècle, *Histoire de la divination*, affirmait que l'étude de la divination dans le monde gréco-romain est « l'histoire d'une croyance religieuse partout identique à elle-même, sous la

1. Les textes ont été publiés dans *La Divination*, études recueillies par A. Caquot et M. Leibovici, 2 tomes (Paris: Presses Universitaires de France, 1968).

variété de ses effets ».² Sans doute, le progrès des études orientales devait nous permettre de reprendre l'examen de la doctrine divinatoire la plus ancienne, et de constater que toute pratique divinatoire est religieuse de par son contenu. Toutefois, à l'occasion de la rencontre assyriologique internationale de Strasbourg (1965), se dessine une nouvelle interprétation qui tente d'intégrer la divination dans un cadre de développement de la pensée protoscientifique en Mésopotamie. Le devin serait donc le savant de la haute-époque historique, et la divination une technique de connaissance du réel. Précisons que la pratique divinatoire est en définitive une consultation des dieux, et que le devin est un médiateur entre le client et la divinité.

Les séries divinatoires reflètent une observation méthodique de la nature; le devin de la haute-époque historique est avant tout un observateur; le but de cette collection de faits, les signes, est donc didactique et pragmatique. Il s'agit en occurrence d'une première tentative rationaliste d'expliquer les phénomènes. La séquence signe-présage est l'amorce d'une science empirique; la codification du signe est une opération savante. Il a fallu élaborer une science du signe qui annonce le présage, retenir en principe le groupe de signes qui permet de répondre à la question ou aux questions formulées par le consultant (= roi).

La divination était essentiellement une technique d'information et de communication avec un dieu, et plus tard avec les dieux spécialisés : Shamash et Adad. Toute consultation implique plusieurs séquences : (1) la préparation : toilette rituelle du devin, récitation d'une prière ou bénédiction du sacrifice; (2) l'observation ou la recherche du signe; (3) l'interprétation du signe et le présage correspondant. L'examen du signe est méthodique; le devin tient compte de la position, de l'état, de la dimension, de la forme et de la couleur du signe.

PRINCIPES D'INTERPRÉTATION

Le devin distinguait d'une manière générale les signes positifs et négatifs. Le signe positif en soi, s'identifie avec tout ce qui est *normal, clair, complet*, et l'inverse, le signe négatif en soi, est caractérisé par toute anomalie et déficience. Il s'agit en occurrence d'une interprétation qualitative du signe.

Ainsi on retient comme principe fondamental la distinction symbolique droite et gauche, la droite étant bénéfique en soi (*pars familiaris*) et la gauche maléfique en soi (*pars hostilis*). Un signe positif est bon à droite (situé sur la partie droite de l'organe omineux) pour le client, et mauvais à gauche, donc positif pour l'ennemi du consultant. Le devin devait procéder à une évaluation de signes, en les additionnant; la somme de ce calcul décidait du caractère favorable ou défavorable de la consultation. Les règles d'interprétation nous sont rarement parvenues, de même que nous sommes mal renseignés sur celles utilisées dans la divination romaine.

2. A. Bouché-Leclercq, *Histoire de la Divination dans l'antiquité*, 4 tomes (Paris: E. Leroux, 1879-82), t. I, p. ii.

Certains philosophes de l'antiquité gréco-latine prétendaient que la Providence imprimait à l'avance les signes sur l'organe ominal. Cette explication providentielle du signe nous rappelle la théorie babylonienne de l'origine divine du signe ominal inscrit à l'avance sur le foie divinatoire par les dieux oraculaires Adad et Shamash. Tout signe est un message divin qui rattache l'ordre cosmique à l'ordre divin. Toute interprétation du signe repose dans les mantiques orientales, notamment en extispicine et astrologie, sur la solidarité macrocosme-microcosme; le foie divinatoire est une réplique de l'univers, le ciel est la contrepartie de la terre, l'omoplate du mouton (scapulomancie) est un microcosme sur lequel on peut lire les représentations de l'univers.

La divination inductive, empirique à l'origine, repose dans les sociétés anciennes sur l'observation et l'expérience (Mésopotamie, Etrurie, Rome, Grèce); à partir de cette phase d'observation se développe progressivement un système de signes qui devient, à l'époque de la rédaction canonique, un code figé, *ne varietur* en Mésopotamie.

DIVINATION ET ÉSOTÉRISME

La divination savante, élaborée dans les milieux des lettrés babyloniens, est une discipline ésotérique. La « science » du devin, la *barûtu*, est une connaissance ésotérique, un « secret du ciel et de la terre » selon le colophone de tablettes divinatoires. Le devin est un lettré, un « savant »; l'initié, l'apprenti-devin prêtera serment « par la tablette et le calame » devant les dieux oraculaires Adad et Shamash. Le disciple est aussi le « fils », le devin un initié, aussi est-il nommé « *mâr bâri* », *fil de devin*, expression technique pour désigner tout membre de la corporation de devins.

Le roi Assurbanipal se vante d'avoir appris la « science du devin » « secret du ciel et de la terre, sagesse de Shamash et Adad ». La requête d'oracle est qualifiée de *secrète*. Enfin le plus ancien nom du présage babylonien *amûtu* est un « secret cosmique », « miroir du ciel et de la terre » (Assurbanipal). Il est intéressant de noter que les « viscères » de l'animal immolé, les « régions omineuses par excellence », portent le titre évocateur de « tablettes de dieux » « secrets du ciel et de la terre » dans le rituel de la *barûtu* à l'époque séleucide,³ vers la fin de la civilisation mésopotamienne, les tablettes astronomiques et mathématiques portent aussi, sur les colophones, la mention que ces disciplines représentent les « secrets du ciel et de la terre » et que la science des nombres est la sagesse du dieu céleste Anou, secret de l'initié.

LA DIVINATION INSPIRÉE

Un autre courant mantique qui est à l'origine du prophétisme, bien attestée dans les sources akkadiennes de Mari, caractérisé par l'extase, a été récemment mis en évidence dans la communication de M. G. Dossin à l'occasion de la XIV^e rencontre assyriologique internationale (Strasbourg 1965). Dans son étude, M. Dossin s'attache à nous montrer l'existence de deux classes de

3. Zimmern, BKBR, no. 24, p. 118, l. 14. *Amûtu*, le nom akkadien du foie, signifie par extension *omen*, à partir de l'époque ancienne babylonienne.

prophètes dès le dix-huitième siècle avant notre ère, dans la société ouest sémitique de Mari : il s'agit d'une part du prophète cultuel-*āpilum* (littéralement répondant), attaché au temple, vraisemblablement membre du clergé, d'autre part de l'extatique (*muḥḥūm*).

Le « prophète » et la « prophétesse » extatique communiquaient avec la divinité en état d'extase (possession), ou par le moyen de l'incubation (rêve provoqué). L'extatique, à la différence du prophète *āpilum*, n'appartenait pas au clergé, puisqu'à côté de l'extatique professionnel figure dans ces documents l'extatique occasionnel (laïque) homme ou femme. Notons aussi le statut particulier de l'extatique occasionnel qui est selon certaines tablettes, un eunuque.

Les assyriologues n'ont pas manqué d'attirer l'attention de spécialistes d'histoire des religions sur l'importance de cette mantique inspirée qui annonce les prophètes de l'époque biblique et aussi ceux du monde grec.

Dans les demandes (*ikribu*) d'oracles, d'époque assyrienne, le devin s'adresse particulièrement au dieu Soleil, Shamash, et réclame une réponse précise : un *oui*, ou un *non* ferme de la divinité. Le devin formule ainsi sa prière : « O Shamash, grand dieu, tiens-toi à l'intérieur de ce mouton (sacri-fié) et inscris un *oui* ferme, des desseins favorables, des bons présages que je puisse entendre de la bouche de ta divinité ». Il arrive que le devin demande l'indulgence, le pardon de la divinité pour toute omission ou faute rituelle qui risque d'annuler la requête d'oracle. « Ne tiens pas compte dieu Soleil, du fait que dans la bouche du devin ton serviteur, la demande d'oracle est devenue confuse. » Car le devin devait en principe, lorsqu'il sollicitait la réponse divine, présenter une demande rédigée en termes précis. La réponse divine était communiquée dans le cadre de la consultation d'extispicine.

Les demandes d'oracles sont bien attestées à l'époque des Sargonides (viz., septième siècle avant notre ère) ; cette littérature concerne l'avenir de la royauté. Ces documents quoique tardifs intéressent aussi l'histoire et le développement de l'extispicine, puisque la demande d'oracle était accompagnée de sacrifice (mouton immolé) et d'examen des exta, que la réponse divine n'était pas toujours très précise, et le devin était tenu à refaire la consultation plus d'une fois.

La divination était-elle pratiquée dans les sanctuaires des temples ? Le devin assurait-il seul la consultation divinatoire ? Une étude historique récente nous permet de constater qu'à l'époque de la première dynastie babylonienne (dix-huitième siècle avant Jésus-Christ) le devin inductif n'était pas attaché au temple.⁴ Le « rituel du devin », texte normatif d'époque récente (néo-babylonien, Bibliothèque d'Assurbanipal, septième siècle),⁵ est spécifique, les dieux de la divination, Adad et Shamash, « rendaient la sentence » dans un

4. Cf. J. Renger, 'Untersuchungen zum Priestertum in der altbabylonischen Zeit.' *Zeitschrift für Assyriologie und vorderasiatische Archäologie*, 58 (1967), 110-88; 59 (1969), 104-230.

5. BKBR, no. 1-20, pp. 96ff. La prière du *bārū*, remonte à l'époque ancienne babylonienne; cf. A. Goetze, 'An old Babylonian prayer of the Divination Priest,' *Journal of Cuneiform Studies*, 22 (1968), 25-8.

espace consacré : « le lieu du jugement et de la décision » – vraisemblablement un sanctuaire situé dans le temple. Nous savons par ailleurs qu'à l'époque séleucide, le devin n'opérait pas seul; il agissait en compagnie du prêtre-šangu d'Adad *dans le temple* du dieu Anou, à Uruk à l'occasion de la fête du Nouvel an babylonien.⁶ De même que dans un autre rituel d'époque séleucide de « démolition et reconstruction » du temple, le devin consulte les entrailles en présence du prêtre-*kalû*.⁷

ASTROLOGIE

De toutes les mantiques, l'astrologie est sans doute la *technique d'observation* par excellence. Les textes les plus anciens (anciens babyloniens) nous livrent notamment le résultat de l'examen de phénomènes lunaires; d'autre part nous disposons d'un recueil de présages tirés de tremblements de terre. Mais la documentation la plus importante provient de la bibliothèque d'Assurbanipal (septième siècle). Il s'agit du traité canonique d'astrologie *Enûma Anu Enlil*, divisé en quatre sections : Lune, Soleil, Venus, et Adad. En outre, d'autres textes astrologiques complètent notre documentation; il s'agit notamment des archives d'Assur (musée de Berlin), de quelques textes d'époque ancienne découverts à Boghazköi, rédigés en akkadien (concernant des observations lunaires) et une importante littérature de basse-époque d'époque séleucide (textes magico-astrologiques ésotériques, astrologie médicale).

A part les textes qu'appartiennent à la série canonique, un certain nombre de commentaries (explications de texte) nous sont parvenus des écoles d'astrologues d'Assur et Uruk. Enfin une littérature astrologique d'époque néo-assyrienne et néo-babylonienne, qui correspond à l'apogée de la pratique divinatoire mésopotamienne (septième siècle avant notre ère), connue sous le nom de *rappports* d'astrologues publiés en partie par Thompson, nous permettent de constater l'essor de l'astrologie, mantique royale, au même titre que l'haruspicine. Il est intéressant de noter que la plupart de ces *rappports* sont rédigés par des descendants d'exorcistes et de prêtres-lamentateurs (*kalû*) et des scribes (A-BA). Mais nous savons par ailleurs que les scribes de la série canonique *Enûma Anu Enlil*, sont théoriquement des devins et que l'astrologie relève de la *barûtu*. Selon le rituel de la *barûtu*, le devin était censé connaître les commentaires de la série *Enûma Anu Enlil*, et les *calculs* (*mathématiques*) correspondants.⁸

De même que l'haruspicine, l'astrologie repose sur une recherche systématique du signe. La doctrine fondamentale de l'astrologue suppose une solidarité microcosme-macrocosme. Le signe céleste correspond à un événement terrestre. L'influence des astres, et notamment de la lune, fait partie des dogmes astrologiques.

Dans la perspective babylonienne, la lune (le dieu-lune) est le « maître des présages ». Dans les prières royales, le roi Nabonide s'adresse ainsi au dieu-

6. Cf. F. Thureau-Dangin, *Rituels accadiens* (Paris: E. Leroux, 1921), p. 92.

7. Cf. *ibid.*, p. 43, 20sqq.

8. Cf. BKBR, 24:18.

lune : « que le dieu-lune rende favorables, chaque mois à son lever et son coucher, mes signes ». L'influence de la lune, du dieu-lune, sur la conception religieuse babylonienne se traduit notamment en termes de calendrier; le dieu-lune est le « maître du mois ». La vertu fondamentale du temps lunaire est sa périodicité, son rythme. Le mystère du renouvellement mensuel de lune conférait à l'astre un prestige particulier.

Selon la tradition canonique exposée dans le traité astrologique *Enûma Anu Enlil*, le dieu-lune occupe la quatrième position dans le séquence : dieu du ciel (Anu), dieu de l'atmosphère (Enlil), dieu de l'eau cosmique (Ea), dieux lumineux (Lune, Soleil, Vénus). Mais le dieu-lune reste le dieu suprême, père du Soleil et de la planète Vénus. Avant même d'établir une distinction nette entre les données qui relèvent de l'astronomie, l'astrologue avait incorporé dans les recueils de présages lunaires les théories courantes dans le milieu théologique de l'époque, au sujet de l'éclipse de lune. Aussi, un essai d'explication de l'éclipse lunaire nous est proposé dans le recueil magique « les démons mauvais ». La seizième tablette de cette série est consacrée à l'assaut de la lune par les démons. Tout comme la disparition régulière de la lune en fin de mois, l'éclipse de lune est considérée comme une « mort » de la lune. L'astre n'envoie plus de « signes »; il devient muet. Pour célébrer cette lune « morte » et exorciser les maléfices de l'éclipse, un rituel complexe de deuil et de purification était mis en œuvre par les prêtres attachés au temple de Sin à Uruk. Ces cérémonies étaient marquées par des lamentations et des chants funéraires, sur la place publique, aux carrefours, à la porte des temples. Le caractère magique de cette cérémonie est mis en relief par la lecture à haute voix des extraits du recueil « les démons mauvais ». Par cette lecture utilisant le pouvoir du verbe, les conjurateurs tentaient de libérer magiquement la lune captive.

Toujours, au niveau mythologique, la disparition régulière de la lune en fin de mois a été expliquée, par les Babyloniens, comme un « enlèvement de l'astre » (*bubbulu*) par les démons. Aussi ce jour était considéré néfaste et était marqué par des offrandes funéraires, selon les hémérologies.

Cette période descendante de l'astre se traduisait par des tabous rigoureusement observés par l'ensemble de la population. Dans les hémérologies on y apprend que dès le vingt-sixième jour il est interdit d'adresser des prières au dieu-lune. Le vingt-septième jour est consacré aux divinités infernales, le vingt-huitième jour est un jour néfaste, toute pratique divinatoire est interdite, même « le médecin ne consulte pas le malade ». Le vingt-neuvième jour, *bubbulu*, c'est le jour culminant; la lune est censée descendre aux enfers. Des rites de purification sont prévus; le jour du *bubbulu* toute activité humaine est suspendue.

Selon la tradition astrologique babylonienne, l'éclipse est un signe néfaste en soi. Cette qualification négative de l'éclipse remonte à l'époque ancienne babylonienne. Le devin Asqudum⁹ s'adressait au roi Zimri-lim de Mari au

9. La lettre du devin Asqudum, a été étudiée par G. Dossin, dans le *Compte-rendu de la seconde rencontre assyriologique internationale* (Paris, 1951), pp. 46-68.

sujet d'une éclipse de lune qui avait en lieu le quatorzième jour du mois, en ces termes : « le quatorzième jour, une éclipse de lune a été placée; or la position de cette éclipse est funeste ». (Car une éclipse pouvait être néfaste par elle-même ou à cause du jour, ou à cause de la section du ciel où elle a été placée.) Et le devin Asqudum, pour dissiper le doute, décide de consulter l'extispicine, et selon les résultats de cette consultation, il communique au roi que les présages sont favorables mais, tenant compte du caractère néfaste en soi de l'éclipse, le devin demande au roi de faire prendre les présages pour son salut et le salut de la ville de Mari. Les maléfices d'une éclipse de lune visent notamment la personne du roi et le bien-être de la collectivité.

LE STATUT DE L'ASTROLOGUE

Comme la plupart des devins professionnels, l'astrologue appartient à une corporation spécialisée; il est aussi au service de la royauté, et à ce titre, attaché au palais royal. L'étude de colophones des tablettes astrologiques nous permet de constater que l'astrologue était un descendant d'une classe de spécialistes du sacré : *exorciste, conjurateur, chantre-lamentateur*.¹⁰ Signalons qu'à l'intérieur de classes de devins, seul l'*astrologue* est connu sous le nom de « scribe » (de la série *Enûma Anu Enlil*). Sans doute connaissait-il la technique de l'écriture cunéiforme et les éléments d'astronomie acquis dans les écoles d'astrologie, puisque souvent sont notés dans les textes astrologiques l'état du ciel au moment de l'observation, la position des planètes (Jupiter, Mars, Saturne, Mercure, le lever et le coucher des astres, etc.)

Le Zodiaque duodécimal est une invention babylonienne. Il préfigure certains éléments du Zodiaque grec. Mais il nous semble difficile, dans l'état actuel de nos connaissances, d'affirmer que l'astrologie babylonienne à son apogée était une science exacte; sans doute annonce-t-elle l'astronomie mathématique, attestée dans les sources cunéiformes à partir du quatrième siècle avant Jésus-Christ. Les assyriologues s'accordent à reconnaître que l'astronomie babylonienne est à l'origine des premiers horoscopes, qui datent du troisième siècle avant notre ère. L'astrologie horoscopique sera par la suite notamment utilisée par les astrologues grecs.

L'APPORT DES SCIENCES HUMAINES À L'ÉTUDE DE LA DIVINATION

La contribution la plus enrichissante des sciences humaines à notre étude sur le plan méthodologique est sans doute celle du sociologue de la religion.

Grâce aux travaux de J. Maître, qui s'est occupé tout particulièrement de la pratique astrologique dans la société française contemporaine, il a été possible de rechercher les origines de ce courant mantique, tenant compte du développement d'autres pratiques divinatoires dans le contexte technologique

10. E.g., R. C. Thompson, *The Reports of the Magicians and Astrologers of Nineveh and Babylon* (London, 1900), 2 vols. Voir aussi, O. Neugebauer, *Astronomical Cuneiform Texts* (London, 1955), t. 1, pp. 13ff.

de l'époque. Il a été constaté que l'astrologie occupe encore une place privilégiée parmi les techniques divinatoires (chiromancie, graphologie, cartomancie). De l'enquête statistique entreprise par Maître, avec l'aide de l'IFOP (Institut français de l'opinion publique) résulte que les consommateurs d'astrologie horoscopique sont en partie d'origine catholique (43 pour-cent) (pratiquants occasionnels) et 37 pour-cent (pratiquants réguliers). Il y a donc une relation entre le comportement astrologique et la pratique religieuse, dans un milieu social donné.

Cette constatation recoupe d'autres études, faites par les historiens de l'antiquité orientale et classique. Les historiens de l'astrologie gréco-romaine ont établi, d'autre part, une relation entre l'apparition de pratiques divinatoires et une crise de la pensée rationaliste (en Grèce à l'époque hellénistique). S'agit-il, en ce qui concerne l'homme contemporain, d'une crise d'adaptation d'une certaine classe sociale à la civilisation industrielle ? Ou bien aurions-nous à chercher ailleurs la cause réelle de cette *croyance* dans le pouvoir des astres sur la destinée humaine.

La clientèle astrologique contemporaine recherche d'autres références que celles fournies par les doctrines des églises. En fait cette quête de valeurs spirituelles hétérodoxes relève sans doute d'une crise ressentie par l'ensemble de la société.

Le prestige des astrologues, dans l'antiquité classique, s'appuyait sur une doctrine secrète; la science astrologique était un secret cosmique. Seul l'initié était à même d'interpréter les signes célestes. Des chercheurs contemporains s'interrogent encore sur le degré de rationalité de toute pratique divinatoire. Il est certain qu'à l'origine de ces pratiques, il y a eu un besoin de *savoir* et *prévoir*. L'astrologie horoscopique, utilisant les éphémérides, a été considérée comme une technique scientifique pour déterminer l'avenir d'un individu. De nos jours, l'établissement d'un horoscope varie, toutefois, selon la personnalité de l'astrologue. Le degré de rationalité de la consultation astrologique est incertain, puisqu'il tient à une interprétation subjective de données astronomiques précises.

La série des omina météorologiques d'époque babylonienne a été dressée d'une manière empirique; cette tradition divinatoire est théoriquement une forme de pensée rationnelle mais la divination météorologique (utilisée dans les civilisations agricoles) n'a jamais connu la même vogue que les techniques (*para-pseudo-rationnelles*) qui nous livrent des informations sur le « destin » du consultant.

En fait, les plus anciennes formes de divination nous renseignent sur la destinée de la collectivité et de son chef. De toutes les mantiques anciennes, seule l'astrologie voulait non pas *deviner*, mais *prévoir*, et prétendait instituer une divination scientifique utilisant les connaissances astronomiques. A l'origine, l'astrologie a été révélée aux hommes par quelque divinité ou héros mythique, selon une tradition babylonienne tardive. Le héros Adapa a été le rédacteur mythique de la série astrologique *Enûma Anu Enlil*.

Selon certaines traditions grecques, la divination avait été enseignée aux

hommes par les dieux déchus et révoltés. Sans doute, dévoiler l'avenir secret des dieux était considéré chose impie. Dans la perspective étrusco-romaine, le devin ne se contentait pas d'énoncer les présages, mais il se croit autorisé à conjurer les maléfices annoncés par les dieux.

LA CONTRIBUTION ETHNOLOGIQUE

Il résulte de la lecture des contributions ethnologiques publiées dans le second tome de notre publication collective, que le concept de devin se confond avec celui de « homme-médecine » qui est à la fois guérisseur, interprète de songes, et conjurateur dans certains sociétés dites primitives. En revanche, les sociétés historiques ont établi une distinction entre ces deux catégories de spécialistes : le devin et le magicien-conjurateur.

Notons toutefois que l'haruspice étrusque est aussi conjurateur, et que le cumul de fonctions magico-religieuses serait une caractéristique de sociétés archaïques. Le devin arabe est à l'origine un extatique et un guérisseur, et les fonctions divinatoires et magiques sont assurées par un seul spécialiste du sacré, dans l'antiquité préislamique. Enfin, l'autonomie respective du devin et magicien est remise en question dans les sources tardives en Mésopotamie proprement dite.

Les deux disciplines savantes, divination et magie, ont suivi des développements différents, mais la science du magicien-exorciste implique la connaissance de certaines techniques divinatoires. Les savants de la haute-époque historique, le devin, le conjurateur, et le médecin, sont en réalité à des degrés divers des spécialistes du sacré. Cette science magico-religieuse est acquise au cours de rites d'initiation, dans la plupart des sociétés anciennes. Le médecin babylonien pratique tout d'abord une médecine magique, et il est souvent aidé par le devin-diagnosticien, dont la compétence est maintes fois confirmée par la littérature médicale d'époque assyrienne.

Les recherches ethnologiques récentes nous invitent à réfléchir sur le caractère cathartique de toute pratique divinatoire. On consulte le devin, en état de crise, dans des moments de doute et d'incertitude, à la veille d'une décision importante. Le devin prépare la décision du consultant, l'aide à surmonter une crise, élimine l'insécurité morale et physique du client. Cet aspect psychologique de la divination a été mis en évidence par les travaux des ethnologues anglais John Beattie et Victor Turner, qui ont étudié respectivement les Ndembu et Nyoro. Le devin, dans ces sociétés est notamment anti-sorcier et diagnosticien. Il fonctionne à l'intérieur du groupe à titre de guérisseur-homme-médecine. Ce qui est caractéristique est le mode d'élection du devin dans ces sociétés; il accède à ces fonctions en vertu d'un don ou d'une vocation innée, et à la suite d'une période d'initiation. A la différence du devin inductif, le devin inspiré est caractérisé par une vocation (*charisma*). C'est le courant mantique intuitif qui a marqué l'âge héroïque de l'humanité. Le devin a été au service du roi, du temple, de la cité.

CONCLUSIONS

Le personnel divinatoire est dans les sociétés historiques un spécialiste du sacré (membre du clergé, membre d'une guilde, toujours au service de la royauté). Le chapelain royal (*purohita*) est, dans l'Inde classique, au service du roi et à ce titre, il fonctionne comme un devin. Selon L. Renou l'astrologue indien serait un descendant du *purohita*.

Toute la divination inspirée est assurée par les fonctionnaires du sacré : prêtre, chaman, prophète. Cette divination religieuse et sacerdotale perd son caractère originel et se désacralise progressivement en milieu hellénistique et dans les civilisations arabes islamisées.

A partir du sixième siècle de notre ère, la divination arabe est devenue une technique, sous l'influence byzantine et pehlevie. Le devin consacré, personnage extatique, le *kâhin*, disparaît, et finit par être remplacé par des techniciens de la divination inductive. Selon Fahd, auteur d'une thèse récente sur la divination arabe,¹¹ tout individu était théoriquement, considéré apte à interpréter les signes.

L'astrologie arabe est une importation récente, qui s'est développée en milieu islamique, sous l'influence grecque. Notons aussi que les disciplines savantes comme l'hépatoscopie et l'extispicine, ne sont pas attestées dans la tradition islamique. Les codes d'interprétation de signes sont l'œuvre de techniciens, qui ne commencent pas la rédaction de ces règles qu'à partir du sixième siècle de notre ère.

Cette laïcisation de la divination, science religieuse par excellence, ne saurait nous surprendre. Dans certaines sociétés dites primitives coexistent encore les devins hautement qualifiés, les professionnels, et les devins occasionnels, pour la plupart des laïques, sans autorité religieuse. Ainsi par exemple chez les africains Azande Evans-Pritchard signale le cas limite, toute personne adulte est censée connaître les techniques divinatoires du groupe.

11. T. Fahd, *La Divination arabe* (Strassbourg, 1966).